

Entretien réalisé en 2013
par Sabine Pakora, comédienne
et étudiante en Master 2 de coopération
artistique et internationale.

MARIA CLARK artiste modèle, performeuse, plasticienne

Maria Clark est une artiste franco-britannique. Son travail utilise couramment son propre corps et adopte un point de vue topographique - le territoire, la ligne, l'obstacle, le carcan, l'immobilisme sont des thématiques récurrentes. Le corps insulaire, l'enveloppe peau, contenant et contenu, les parties et le tout participent à sa vision de l'être. Son double, "miss clark", une poupée de chiffon grandeur humaine, intervient dans certaines de ses créations. Elle développe également une réflexion autour de sa profession de modèle vivant à travers des textes théoriques et des récits.

Son travail a été présenté depuis 2003, à l'étranger - au festival d'art contemporain Tina B (République Tchèque), à la Galerie nationale de Prague (République Tchèque), la biennale d'art performance BLURRRR / festival Zaz (Israël), la galerie Lec Lec Tic (Nouméa-Nouvelle Calédonie), aux Rencontres internationales Paris-Berlin-Madrid -, ainsi que dans de nombreux événements et lieux en France.

Elle vit et travaille à Paris.

"J'œuvre. J'œuvre ma vie, construis soigneusement, et parfois à coups de hache, ma présence au monde. Je propose des axes esthétiques, topographiques; des lignes. De l'écorce terrestre à la peau, de la peau au support de papier, de tissu ou de plâtre, j'invoque rituels, mythes et archétypes, en équilibre sur mes forces personnelles et sociales. Une terre nouvelle se réinvente, un nouveau point de vue. Mon corps est une île.

Mon travail, visuel et écrit, est un manifeste. Individuel, collectif, esthétique et politique. J'affirme mes convictions, mes désaccords dans les affaires dites publiques, dans le silence et à grands cris. L'action est accessible, nécessaire, et existe dans son imperfection humaine, conduite par les questions ontologiques qui me tracassent. Art performance, art vidéo, art plastique, et mon propre corps comme matière, parfois sublimé, souvent incarné. Un corps en action, ici et maintenant."

À bras-le-corps, La plâtrière éditions, 2012

Sabine Pakora : Bonjour Maria, Maria Clark tu es une artiste modèle, performeuse, plasticienne, danseuse, comédienne. Je vais te demander de te présenter, de nous dire qui tu es et ce que tu fais pour commencer.

Maria Clark: Je précise que je ne suis plus danseuse, ni comédienne, c'était dans les années 1990, lorsque nous nous sommes connues il est vrai!

Qui suis-je maintenant en 2013? Je suis une femme de la quarantaine, qui est à peu près (je l'espère), au milieu de sa vie et qui a encore bien des choses à réaliser. Je suis une personne qui a toujours évolué dans le milieu artistique, c'est une nécessité, c'est ainsi que je construis ma vie, tout simplement, avec naturel et exigence.

J'ai eu beaucoup de mal à me déterminer par des mots, parce que les mots sont des étiquettes et souvent réducteurs. Je suis passée par plusieurs « corps de métier », la scène théâtrale, la danse contemporaine, comme tu l'as mentionné; j'ai fait également des études d'arts plastiques, de cinéma, de philosophie de l'art... Tout ce bagage m'a emmené par la suite à l'écriture, puis à la réalisation audiovisuelle et à la performance.

Le fait qu'on nous demande régulièrement de nous définir en fonction d'une activité professionnelle précise m'a obligé à trouver une terminologie. Mais tout ce que je fais c'est simplement en tant qu'individu. Et je ne sépare pas les différents aspects de ma vie. Il se trouve que c'est de l'art, et bien tant mieux! Je ne peux pas faire autrement de toute façon.

Je me désigne maintenant sous l'appellation d'« artiste plasticienne », c'est plus simple. Ça permet d'y inclure pas mal de techniques. Et de proposer, en plus de la performance, des travaux sur des supports variés, sans ma présence directe - ce vers quoi je tends d'ailleurs maintenant.

Je désire développer des travaux qui peuvent voyager sans moi. Je fatigue un peu du côté éphémère et ponctuel de la performance. C'est assez éprouvant.

SP: Pour moi qui suis aussi comédienne et danseuse, qu'est ce que le fait d'avoir été auparavant danseuse et comédienne te donne comme sensibilité différente et approche dans ton travail?

MC : L'interaction entre tous les domaines artistiques que j'aborde est une évidence, de la même manière que toutes mes formations m'ont enrichi. Tout comme mon rapport à la nature, le fait de grimper aux arbres lorsque j'étais enfant ou de courir pieds nus sous un soleil de plomb. Ma formation scolaire et ma formation de vie c'est la même chose.

Bon, il est vrai que le fait d'avoir été comédienne et danseuse m'a permis d'avoir un rapport à l'espace qui détermine une certaine aisance du corps. C'est un tout, tout a fusionné, et c'est ce qui m'a permis d'arriver à la performance sans savoir que c'était de la performance d'ailleurs! Je ne connaissais pas grand-chose à cet univers, j'en avais vaguement entendu parlé lors de ma formation d'arts plastiques au lycée mais c'est tout. La performance est venue à moi comme une évidence. J'avais écrit un texte, que j'ai eu envie de mettre en situation dans un contexte donné. C'est une artiste qui m'a dit après coup que c'était de la performance! Et c'est à partir de là que j'ai découvert l'univers des artistes performers d'aujourd'hui, ceux des années 1950-60, et une histoire de plus de cent ans, si l'on remonte à Alphonse Allais!

SP: Et bien justement, peux-tu nous parler de ta première expérience de performance, qui n'en était pas une pour toi, comme tu ne savais pas bien encore ce que c'était?

MC: Ma première expérience s'est passée dans la rue. J'avais choisi la rue parce que je souhaitais être sur le passage des gens. Ce n'était pas du spectacle à proprement parler, ce n'était pas voulu comme tel, c'était une action ponctuelle et unique. Il se passe quelque chose, les passants s'arrêtent, ils regardent, ils peuvent repartir. C'est un moment donné dans leur histoire et leur géographie.

J'avais écrit un texte sur la politique d'immigration française qui me révoltait. J'étais à l'époque très engagée pour la lutte des sans-papiers. C'est ce qui a impulsé l'écriture de ce texte, que j'ai scandé en criant après avoir tricoté une écharpe de plusieurs mètres de long en silence et avant de m'enrouler dans du ruban adhésif, scotchée sur une chaise. Je me suis rendue compte par la suite que le ruban

adhésif faisait partie des codes courants de la performance! Tous ces éléments et accessoires faciles à utiliser parce que le performer intervient souvent de façon légère et percutante, sa valise à la main, en se déplaçant de par le monde.

Le public ce jour-là était plutôt populaire, il y avait pas mal d'enfants, il y avait les gens du quartier. C'était à Belleville, un des hauts lieux parisiens des arrestations de personnes sans-papiers.

SP: Est-ce que cette envie de la performance vient d'un engagement politique, est-ce que tu te trouvais limitée par les codes esthétiques du théâtre et de la danse ? Est ce que la performance te permet d'allier engagement politique et forme artistique avec plus de liberté et de créativité?

MC: Oui. En tout cas c'est comme ça que j'y suis arrivée, par le politique et la créativité personnelle. J'avais à ce moment-là deux créations en cours. Une installation multimédia aussi, avec du texte et de la vidéo, qui abordait le thème des murs de séparation entre les territoires. J'ai mené ces deux projets à la fois, mais la performance, elle, me permettait de gueuler - ce dont j'avais terriblement besoin! Mon installation multimédia « Le Mur d'en face » était plus douce, même si le texte est un peu abrupt par certains aspects, de par le sujet même. C'est vrai que les performances me permettaient d'intervenir physiquement et de donner un point de vue dans les affaires dites publiques.

Lorsque j'étais comédienne, puis danseuse, il n'était pas question de tout cela. Il faut dire qu'il s'est passé presque 10 ans entre mon dernier spectacle sur scène et ma première performance.

SP: Est ce que ce projet politique aurait eu la même portée dans un lieu comme un théâtre?

MC: Ah non pas du tout! Avec cette première performance de rue, je me suis sentie maîtresse de mon travail, il était adressé à tout un chacun et non à des « avertis » d'une salle de spectacle. Et je suis comme passée de l'autre côté, je n'étais plus seulement interprète mais surtout autonome. J'avais envie de travailler seule, avec mon univers et mes idées. Elles se bousculent constamment depuis!

J'ai arrêté le travail de la scène en 1997. C'était aussi lié à la naissance de ma fille, j'étais à la maison, et je me suis mise à écrire. C'est par le biais de l'écriture que j'ai eu envie de réaliser mes projets artistiques personnels.

SP: Quels sont les langages que tu utilises dans le cadre de tes installations et performances artistiques ou pas?

MC: Plutôt la vidéo, et le son - j'attache énormément d'attention au son, même si je ne suis pas techniquement très calée. Mais tout ce que je réalise, c'est fait maison de A à Z. C'est aussi pour cette raison que j'aime tant ce travail. Je suis autonome, même si j'adore travailler avec d'autres artistes lorsque nos univers se croisent.

Donc, je travaille avec les moyens du bord. Le jour où j'ai décidé ça, je suis rentrée en action - faire avec ce qu'on a.

Je travaille actuellement sur une création avec du plâtre et du dessin. Je laisse venir les choses, j'utilise les matériaux qui se proposent à moi pour un projet, c'est dicté par mon inconscient en quelque sorte, et si j'ai besoin à un moment donné de dessiner, je dessine.

Je ne me limite absolument pas, tous les matériaux sont possibles, à condition qu'ils soient nécessaires.

SP: En terme de son, y a-t-il un univers sonore qui t'intéresse en particulier, des musiques qui t'inspirent?

MC: Rarement de la musique, mon univers est celui du langage. Mes bandes sons sont des textes, des mots, des musiques de mots et de langues. J'ai utilisé dernièrement une musique punk des années 1980 pour une performance, ça correspondait au message que j'avais envie de transmettre. Mais c'est rare. Et pas mal de mes travaux se déroulent dans le silence, avec des images uniquement. En fait ça dépend vraiment...

SP: J'ai vu qu'il y avait des thématiques récurrentes dans ton travail, autour du territoire, de la ligne, est-ce que tu peux nous en parler, qu'est ce qui fait que ces thématiques-là t'intéressent et qu'elles reviennent régulièrement dans ton travail ?

MC: Il faut peut-être aller voir un psy (rires...) Pourquoi la ligne? Bonne question. Concernant l'installation « Le Mur d'en face », la ligne de séparation est partie d'une histoire personnelle. Quand j'étais petite, le voisin d'en face a construit un mur en parpaing qui m'empêchait d'aller sur un terrain vague dans lequel j'avais l'habitude de jouer. Bien évidemment ce n'était pas pour m'interdire à moi spécifiquement, mais je l'ai pris comme tel, j'étais une enfant... Bon ça ne m'empêchait absolument pas de passer par-dessus le mur bien sûr, j'étais plutôt du style entêtée!

J'ai utilisé cette histoire pour représenter cette idée de domination et de pouvoir de quelqu'un qui te contraint dans l'espace. Si j'ai pu passer par-dessus le mur, il existe dans le monde tout un tas de murs interdits qui bloquent tout un tas d'individus. De quel droit? En ce qui me concernait, ce n'était pas grave, bien sûr, je ne craignais pas d'être fusillée! Mais les histoires intimes et les sentiments de révolte permettent de réfléchir à l'organisation du monde et à l'humanité.

La ligne vient aussi certainement du fait que je suis née à l'étranger, en Angleterre, que je faisais des voyages réguliers, qu'il y avait la douane, les contrôles, enfin maintenant il n'y en a plus.

Je suis née dans un environnement avec deux cultures, même si le Royaume Uni n'est pas le bout du monde!

SP: Tu es franco britannique? Tu as vécu en Angleterre?

MC: Oui jusqu'à l'âge de six ans. Je venais tout de même en France en vacances car ma mère est française. À partir de mes six ans, nous sommes venus nous installer dans le Sud. Ensuite, je suis très peu retournée en Angleterre. Ça m'a quand même manqué. Une histoire de manque, et certainement aussi le fait d'avoir perdu ma langue d'origine... J'ai perdu mon bilinguisme en deux ans de temps, ça m'a choqué de ne plus comprendre mes amis d'enfance anglais. La thématique de la langue revient régulièrement dans mon travail.

SP: Est-ce que ta double culture a donné une sensibilité, une orientation à ton travail, sur le monde?

Tout à fait. J'ai de la chance en quelque sorte d'avoir une double culture, c'est riche et je peux aller de l'une à l'autre sans danger. Certaines personnes sont en insécurité à cause de leurs origines et d'un système qui les emprisonnent. C'était pour moi inadmissible!

Actuellement mon travail est moins « politique ». Mon univers est plus intime, dans une réflexion sur la peau et le corps nu en tant qu'« île ». Un corps-monde avec son enveloppe. Il y a toujours la question de la frontière, mais autrement.

SP: Tu es également modèle, et dans le cadre de l'exposition de ton corps comme objet de travail, jusqu'où peut tu aller? As-tu des limites? Lesquelles?

MC: Je ne m'impose jamais de limites, mais je n'ai pas du tout le désir de me faire mal. Même si je suis modèle et que c'est difficile de tenir les poses, je suis dans une relation de bienveillance avec moi-même. En tant que performer, ça ne m'intéresse pas, par exemple, de me taillader la peau, même si pour défendre une idée, ou pour accompagner un artiste dans la réalisation de son œuvre, je suis capable d'aller loin. Mais la souffrance ne m'attire pas. La limite de la souffrance physique, émotionnelle, dépend de chacun de nous, de toute façon. Je peux poser de longues heures, d'autres ne le peuvent pas... C'est difficile. Ça demande une certaine force physique et mentale. En tout cas, je ne m'impose pas de limites. Tout ça est subjectif, et instinctif. Et dépend des projets, des moments et des personnes que l'on rencontre.

SP: En matière de réception, est-ce que tu sais comment tes œuvres sont accueillies par le public, en France, j'ai vu que tu avais travaillé en Nouvelle Calédonie, en Israël, et en République Tchèque, je voudrais savoir si la réception est différente selon le pays donné?

MC: Je n'ai pas noté de différences. Je suis dans un réseau international de performer, c'est-à-dire que là où je suis programmée, je retrouve en général des performers que j'ai croisés par ailleurs, dans d'autres pays. Nous sommes un peu comme une grande famille de par le monde! Je n'ai pas noté de grande différence dans le public de ce réseau dans lequel j'évolue. Je ne sais pas s'il y a une façon propre à chaque pays de recevoir mon travail...

SP: Est-ce que les thématiques que tu abordes sont adaptées aux pays auxquels elles se destinent ?

MC: Il y a bien évidemment des thématiques qui sont dans certains pays plus sensibles que d'autres. Lorsque j'étais en Israël par exemple, j'ai proposé une œuvre autour de la question des Homelands et j'ai également réalisé une deuxième performance dans un centre commercial bondé de Tel Aviv avec une bâche sur la tête. Je n'étais pas très rassurée. Il est vrai que dans certains pays, certaines thématiques sont plus délicates. Mais il faut se méfier de tous ces a priori qui viennent des médias et d'une vision distancée. Une fois sur place, on s'aperçoit que les choses sont bien différentes de ce qu'on avait imaginé.

SP: Est-ce qu'il y a des figures qui t'inspirent et auprès desquelles tu te revendiques ?

MC: Pas vraiment, je me revendique de l'art performance tout simplement, que je différencie de la performance qui vient des arts vivants. L'art performance est un genre en soi. Dans mon réseau, les artistes sont donc plutôt des plasticiens. Il n'y a pas de courant, plutôt des formes propres, des univers singuliers. Mais, justement, ta question tombe à propos, je viens de lire dans un texte qui me mentionne que je suis membre du Fusion Art de Shalom Neuman. Je suis ravie de l'apprendre! Et j'aime beaucoup Shalom, avec qui j'ai travaillé à plusieurs reprises.. C'est certainement pour ça... Nous serons d'ailleurs tous deux à Florence en septembre prochain. Chacun de nous va recevoir un prix de la Fondation Premio Galileo 2000, parmi une dizaine d'autres lauréats dans des domaines aussi variés que l'art, les sciences ou les droits de l'homme...

SP: D'une certaine manière à travers ce prix on reconnaît une certaine qualité de ton travail, comme si on te décernait un label, c'est une marque plutôt positive?

MC: Bien sûr, c'est gratifiant. Finalement ce qui me fait plaisir, c'est que l'ensemble de ma création soit considérée. On verra bien, je laisse faire la vie.... et surtout je continue mon travail d'artiste indépendant.

Maria Clark, artiste-auteur

www.mariacklark.net

Instagram: mariacklark.arts

Sabine Pakora, comédienne

Instagram: sabinepakora